

Une autre économie est possible



Joseph Pearce, figure montante du monde catholique anglo-saxon.

Paru en 1973, *Small is beautiful* fut un succès de librairie. Prônant une économie liée au bonheur de l'homme, E.F. Schumacher a révolutionné la vision sur la société de consommation. De nouveaux problèmes sont apparus depuis. Le professeur Joseph Pearce a donc repris, dans un ouvrage dont le titre est significatif, l'intuition de son prédécesseur. Entretien sur la pertinence d'une pensée à (re)découvrir.

Introduction

Éloge de la subsidiarité

Philippe MAXENCE

Small is beautiful. La formule a tellement fait le tour du monde que ses origines ont été oubliées. Sort habituel des vrais succès ! Mais avant d'être un slogan, cette petite phrase fut d'abord le titre d'un livre vendu à des millions d'exemplaires, à travers le monde entier. Signé d'un économiste allemand, vivant en Angleterre, Ernst Friedrich Schumacher, cet ouvrage était d'abord le fruit d'une expérience avant d'être l'élaboration d'une théorie. Schumacher, qui avait collaboré avec John Maynard Keynes, avait constaté que les théories économiques répondaient toutes à une vision de l'homme. Ce n'était pas par hasard que le libéralisme et le socialisme produisaient tel type d'homme et tel type de société. Or, le constat était là. Non seulement, ces types de société engendraient des maux parfois terribles, mais ils niaient finalement en profondeur la nature de l'homme. Dans ce contexte général, l'économie devenait une immense machine à produire, déconnectée entièrement des finalités de l'être humain. De ce fait, elle faisait appel toujours plus au gigantisme : gigantisme des machines, gigantisme des organisations, gigantisme des structures. À l'encontre de cette vision prométhéenne, Schumacher, pourtant un économiste du sérail, réaffirmait plusieurs vérités. D'abord, que pour importante qu'elle soit, l'économie est au service d'une vie digne de l'homme et non l'inverse. Ensuite que l'homme est un animal social, politique et religieux qui ne trouve son bonheur que dans la poursuite d'une fin placée au-delà de l'ordre économique. Enfin, que ce bonheur est pourtant intimement lié, en raison de l'état d'être incarné de l'homme, à la maîtrise de son destin. Cette maîtrise impliquant notamment, dans l'ordre inférieur de l'économie, que l'être humain puisse être cause responsable de ses actes et contrôler directement les outils à sa disposition. D'où la formule choc : *small is beautiful*, qui en fait ne résume qu'une partie de l'ouvrage de E.F. Schumacher. Le petit et le local, ce qui dure et qui est concret est généralement préférable à ce qui est grand, global, nouveau et abstrait. La bonne vie ne se réduit pas à la poursuite des biens matériels et à la croissance illimitée. Véritable succès de librairie à sa sortie en 1973, *Small is beautiful* n'a rien perdu de sa véracité dans ses principes. Mais le monde a changé, des problèmes nouveaux se posent, des situations nouvelles ont émergé. Professeur à l'*Ave Maria University*, Joseph Pearce a repris à frais nouveaux les intuitions de Schumacher dans un livre dont le titre forme la conclusion de l'ouvrage : *Small is still beautiful*. Oui, ce qui est petit est toujours ce qu'il y a de mieux. Pour Pearce, Schumacher a exprimé pour le XX^e siècle un principe qui reste fondamentalement vrai pour le XXI^e siècle et que l'Église a élevé au rang de noyau central de sa doctrine sociale : le principe de subsidiarité. ◆

Zoom

Joseph Pearce

Écrivain et professeur de littérature anglaise à l'*Ave Maria University* (USA), Joseph Pearce est né en Angleterre en 1961. D'abord militant politique anti-chrétien, il milite contre la venue de Jean-Paul II en Angleterre. La rencontre avec les écrits de G.K. Chesterton ébran-

le ses convictions anti-chrétiennes. La lecture des livres de E.F. Schumacher jalonne également son chemin vers la foi catholique. Finalement, il est reçu dans l'Église catholique en 1989, le jour de la saint Joseph, son saint patron. Il entreprend alors un travail de rédaction d'ouvrages biographiques, principalement des grandes figures chrétiennes anglo-saxonnes : Chesterton (1996) ; Tolkien

(1998) ; Belloc (2002) ; et C.S. Lewis (2003). Il consacre également un ouvrage aux convertis littéraires anglais (1999) ainsi qu'à Soljenitsyne qu'il a personnellement rencontré. Il dirige *The Saint Austin Review* et *Sapientia Press*, le secteur éditorial de l'*Ave Maria University*. Joseph Pearce est aujourd'hui l'une des figures montantes du monde catholique anglo-saxon. ◆

Une autre écono

À PROPOS D'ERNST FRIEDRICH SCHUMACHER

Small is still beautiful

Converti au catholicisme, Ernst Friedrich Schumacher rejoint l'Église dans son analyse de la société de consommation et de ses dérives. Joseph Pearce a consacré tout un ouvrage à la thèse de Schumacher. Présentation d'un auteur par son disciple.

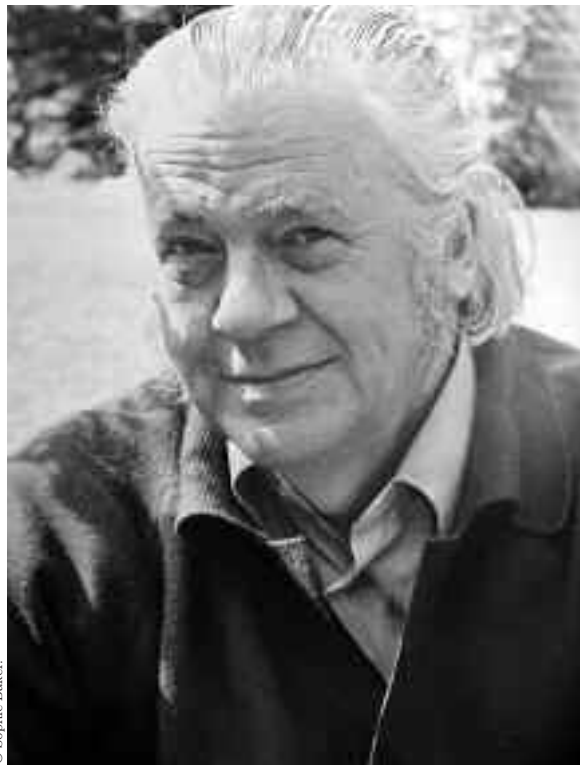
Propos recueillis par Philippe MAXENCE*

Small is still beautiful se réfère au livre d'Ernst Friedrich Schumacher, *Small is beautiful*, paru dans les années soixante-dix. Qui était exactement Schumacher et quelle était sa vision du monde ?

► Joseph Pearce : Schumacher est né à Bonn, en Allemagne, le 16 juillet 1911. C'est un des économistes les plus influents et les plus controversés du XX^e siècle. Après avoir étudié l'économie à l'université de Bonn, il arrive au *New College* d'Oxford en octobre 1930 en tant que lauréat d'une des deux bourses Rhodes de l'époque. Après deux années à Oxford, il choisit d'aller finir ses études à l'université de Columbia à New York.

En janvier 1933, Hitler arrive au pouvoir en Allemagne. Convaincu que le Troisième Reich est intrinsèquement mauvais, le jeune Schumacher émigre en Angleterre. Quand la Seconde Guerre mondiale éclate en 1939, Schumacher est arrêté et incarcéré en tant que « sujet d'un pays ennemi ». Durant ses trois mois de détention, il devient à la fois marxiste et athée.

En 1950, il est nommé Conseiller économique auprès du *National Coal Board* (NCB) [1], poste qu'il occupera pendant vingt ans. Cette expérience au sein du NCB lui permet d'acquérir une fine compréhension des questions énergétiques et le pousse à considérer la question des échelles au sein de l'économie. Il se lance également dans l'étude des questions d'ordre spirituel et en vient à se rendre compte que l'économie n'est pas une science autonome qui fonctionnerait de façon indépendante mais qu'elle découle des concepts religieux ou philosophiques de la culture dans laquelle elle évolue. Le *modus operandi* de toute économie – ainsi que la façon dont ce *modus operandi* est étudié, interprété et jugé – découlent et dépendent des fondements religieux et philoso-



Ernst Friedrich Schumacher (1911-1977)

phiques de la culture dans laquelle il s'exerce. Si la religion ou la philosophie dominante d'une culture change, alors le *modus operandi* de l'économie change aussi. Cette découverte a eu sur Schumacher une telle influence qu'elle s'apparente à une conversion religieuse.

Commence alors pour lui une période d'intense lecture de la littérature religieuse qui le pousse davantage encore à adhérer au christianisme dominant. Il est surpris quand un de ses amis laisse entendre qu'il existe plusieurs encycliques pontificales sur ces mêmes questions économiques qui le préoccupent désormais. Se demandant au départ avec scepticisme ce que les papes « dans leur tour d'ivoire » pourraient bien avoir de valable à lui enseigner en matière économique, il commence par lire *Rerum Novarum* du pape Léon XIII (1891) puis *Quadragesimo anno* du pape Pie XI (1931). Il est alors stupéfait de constater la finesse d'analyse que la doctrine sociale de l'Église propose. Une fois de plus, il constate que la sagesse économique prend sa source dans la religion et non dans la politique.

Toutefois, c'est une autre encyclique pontificale, *Humanæ vitæ*, promulguée par le pape Paul VI en 1968, qui a l'impact le plus direct sur sa vie. C'est cette encyclique qui a incité sa seconde femme et une de ses filles à se faire instruire dans la foi catholique. Comme l'écrit sa fille, « le message d'*Humanæ Vitæ* est une prise de position et un soutien en faveur du mariage et des femmes qui y ont fait le don total d'elles-

mêmes et qui ressentent intensément la pression du monde extérieur et sa critique toujours plus vive de la fidélité dans le mariage et de la femme au foyer, perçues comme une forme d'oppression pour les femmes et comme un obstacle à leur 'épanouissement personnel' ».

Bien qu'à l'époque, Schumacher ne se sente pas capable de suivre sa femme et sa fille dans l'Église, il partage leur avis sur l'encyclique. « Le pape eût-il écrit autre chose, j'aurais perdu toute foi en la papauté », déclare-t-il à un ami.

Le 29 septembre 1971, Schumacher est finalement reçu dans l'Église catholique. Cette décision est le sommet et le couronnement de sa longue quête spirituelle. Deux ans plus tard, il publie *Small is beautiful*,

un best-seller international, à la fois profond et accessible à tous, qui a changé, presque à lui seul, la façon dont le grand public perçoit l'économie et son impact sur l'environnement. Comme l'indique le sous-titre du livre, « *economics as if people mattered* », il s'agit d'une économie à la mesure de l'homme, une économie dans laquelle les gens auraient de l'importance.

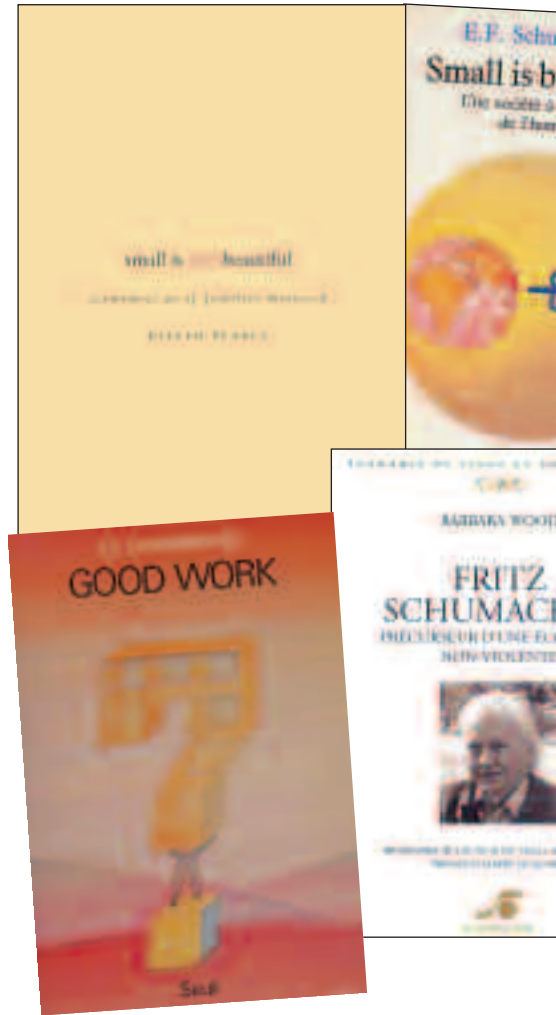
Ce qu'il y a d'ironique, c'est que le mouvement écologiste moderne, le mouvement « Vert », tire sa *Weltanschauung* (2) non pas d'une philosophie « New Age » ou d'une « religion » néo-païenne mais de la compétence et de la sagesse d'un économiste de renommée internationale qui a trouvé sa source d'inspiration dans la doctrine sociale de l'Église.

Schumacher meurt le 4 septembre 1977. Peu de temps après sa mort est publié son deuxième ouvrage majeur, *A guide for the perplexed*, dans lequel il a voulu exposer les grandes lignes de la spiritualité et de la philosophie qui sous-tendent sa vision de l'économie exposée dans *Small is beautiful*.

Finalement, ce que l'on retiendra peut-être le plus de Schumacher, c'est qu'il a montré que la « subsidiarité », qui est le principe de base de la doctrine sociale de l'Église telle que l'ont enseignée les papes successifs et telle que l'a définie le *Catéchisme de l'Église catholique*, trouve en fait un écho populaire et universel. Quand on voit qu'elle est souvent considérée comme le secret le mieux gardé de l'Église, cela ne manque pas d'ironie.

Pourquoi vous êtes-vous intéressé à cette pensée ? Et est-elle toujours d'actualité ?

► J.P. : D'un point de vue personnel, je m'intéresse à Schumacher parce que son travail a eu une influence profonde sur ma propre conversion au catholicisme. J'ai lu



Small is beautiful et *A guide for the Perplexed* quand j'étais encore un païen agnostique et ce sont ces livres qui m'ont ouvert la voie vers Rome. J'ai donc une lourde dette envers Schumacher et son œuvre.

D'un point de vue objectif, je m'intéresse à Schumacher parce que ses idées et son enseignement sont plus que jamais d'actualité dans le monde moderne. La façon qu'il a d'insister sur l'importance cruciale de la notion d'échelle en économie comme en politique est quelque chose qu'il faut absolument replacer au centre du débat politico-économique. En outre, ses avertissements au sujet de l'impact social et environnemental du gigantisme ne paraissent rien moins que prophétiques avec le recul que nous avons aujourd'hui.

Schumacher est souvent associé aux hippies et à la contre-culture des années soixante-dix. Cette vision est-elle juste ?

► J.P. : Cette vision de Schumacher est absolument injuste. Comme nous l'avons déjà vu, c'était un ardent défenseur de l'encyclique du pape Paul VI, *Humanæ vitæ*, qui, par sa condamnation de la contraception, est la parfaite antithèse du soi-disant esprit de la culture de mort des années soixante et soixante-dix. Comme de coutume, la prétendue « contre-culture » récupère les bonnes idées et les cor-



Les encycliques des papes ont profondément influencé Schumacher dans sa réflexion.



Convaincu de la nocivité d'Hitler (ici sous les traits de Bruno Ganz dans le film *La Chute*), Ernst Friedrich Schumacher se réfugie en Angleterre en 1937.



mie est possible

rompt. Ce qu'il y a d'ironique, toutefois, c'est que les Verts, même s'ils n'en ont pas conscience, ont fait leur l'enseignement de l'Église catholique en matière de subsidiarité tel que l'avait adopté Schumacher.

Dans *Small is beautiful*, Schumacher cite à plusieurs reprises le pape Pie XI et il évoque le philosophe thomiste allemand Joseph Pieper. La doctrine sociale de l'Église a-t-elle profondément influencé Schumacher ou celui-ci a-t-il perçu seulement des points de convergence entre sa propre pensée et la vision de l'Église en économie ?

➤ J.P. : Il ne fait aucun doute que Schumacher a été profondément influencé par la doctrine sociale de l'Église. C'est elle qui l'a aidé à faire l'unité entre sa propre vision de l'économie et les questions de théologie et de philosophie.

Vous êtes le biographe le plus récent de Chesterton et de Belloc, qui ont développé en Angleterre le courant distributiste. Existe-t-il une convergence de pensée entre Chesterton et Belloc, d'une part, et Schumacher, de l'autre ? Il ne semble pas que ce dernier y fasse référence.

Selon vous, l'économie a envahi la vie humaine et la production de la richesse matérielle aussi bien que la consommation sont devenues les seuls critères pour juger de l'état d'un pays. Quelle doit être la vraie place de l'économie ?

➤ J.P. : L'économie devrait être assujettie aux besoins de la personne humaine. La famille est l'unité de base essentielle de toute société saine. Elle est également d'une importance cruciale car elle est le lieu où la personne humaine reçoit la nourriture indispensable à son épanouissement véritable. Par conséquent, toute activité économique œuvrant à l'encontre du bien-être de la famille humaine et de la dignité de la personne humaine devrait être considérée comme nuisible, quelle que puisse être sa « rentabilité » au sens purement matériel du terme.

Vous mettez en doute l'idée de croissance économique aussi bien que la notion de marché. En France, un courant proche de la gauche, à la fois écologiste et anti-mondialiste, milite pour la « décroissance ». Dans votre livre, vous écrivez que Schumacher se montrait favorable à une certaine forme de croissance, mais qu'il distinguait la croissance matérielle de la croissance interne et métaphysique. Pouvez-vous nous expliquer cette vision ?

➤ J.P. : Il est évident que Schumacher n'était pas un matérialiste. Par conséquent,

elle laissera inévitablement croire qu'on peut mesurer la richesse physiquement, c'est-à-dire mathématiquement ou quantitativement. Le fait qu'une telle philosophie ait des conséquences destructrices sur le bien-être de la personne humaine et sur la santé de l'environnement naturel ne surprendra pas ceux qui ne se laissent pas aveugler par le matérialisme et ses préjugés. Dans la mesure où le réel a une dimension spirituelle, la solution aux problèmes du réel ne peut venir que d'une meilleure compréhension des besoins spirituels aussi bien que physiques.

Qu'est-ce que Schumacher entendait par technologie intermédiaire ?

➤ J.P. : Schumacher s'est fait le défenseur de la technologie intermédiaire qu'il considérait comme un élément clé du bien-être économique, politique et social, en particulier pour le monde en voie de développement et ses problèmes, bien que la technologie intermédiaire soit applicable à toutes les sociétés et à toutes les économies. Le principe, c'est qu'il vaut mieux résoudre localement les problèmes qui se posent localement. Permettez-moi de vous donner un exemple concret. Les institutions macro-économiques, telles que le FMI ou la Banque mondiale, encouragent des projets de « développement » gigantesques pour le monde en voie de développement, comme, par exemple, la construction de centrales nucléaires en Inde. Disons que la construction d'une centrale nucléaire coûte 1 milliard de dollars. Pour la même somme, on pourrait construire un petit générateur, à 10 000 dollars le générateur, dans 100 000 villages. Dans le premier cas, ce méga-projet intensifie le dépeuplement des zones rurales et l'exode des familles tandis qu'il accentue les problèmes posés par l'émergence d'énormes bidonvilles à la périphérie des grandes villes des pays en voie de développement. Dans le second cas, on apporte l'électricité à 100 000 villages, ce qui redynamise l'économie locale et évite aux familles d'avoir à se déraciner pour aller s'installer dans les villes-champignons. Le problème, c'est que les macro-institutions comme la Banque mondiale ou le FMI pensent que « ce-qui-est-grand-est-mieux » et non que « ce-qui-est-petit-est-beau ». Elles se trompent et, comme leur pouvoir est immense, les dégâts qu'elles font sont immenses.

Le fléau de la prostitution, parce que rentable, doit-il être encouragé ?



Joseph Pieper, philosophe thomiste allemand, souvent évoqué par Schumacher dans *Small is beautiful*.

Un de vos chapitres est intitulé « *the cost of the free exchange* » (le coût du libre échange). Vous parlez même de « mantra » et de « dogme » du libre-échange. Pourquoi ? Ne risquez-t-on pas de voir en vous un socialiste en raison de cette mise en cause du libre-échange ?

➤ J.P. : C'est une grossière erreur de considérer toute critique de ce qu'on appelle le marché libre comme étant socialiste. Les socialistes croient que tous les problèmes peuvent être résolus par un État centralisé. Les intégristes du « laisser-faire » croient que tous les problèmes peuvent être résolus par les grandes entreprises ou par le tout-puissant dieu Marché. Schumacher croit, et moi avec lui, qu'on résout mieux les problèmes avec un petit gouvernement et de petites entreprises.

Bien que je n'aime pas le terme de « conservateur », ni ceux de « gauche » et de « droite », qui sont des concepts des Lumières, il convient de dire clairement qu'un certain scepticisme à l'égard du fondamentalisme du laisser-faire est nécessaire à un conservatisme véritable. Qu'est-ce donc que le « conservatisme » bien conçu et en quoi est-il différent de l'intégrisme libéral ? Sur un plan purement politique – or, le conservatisme bien conçu ne peut jamais rester cantonné au seul plan politique –, on peut dire que le père du conservatisme est Edmund Burke. Burke a fait une analyse de l'anarchie née de la Révolution française et a écrit une critique accablante des forces de destruction libérées par cette débâcle. « *La liberté* », écrit-il, « doit être limitée pour pouvoir être possédée ». Tel est le paradoxe central de la vie humaine – et, donc, de l'économie – qu'occultent les tenants libertaires du laisser-faire. En réalité, ces libertaires sont des anarchistes de l'économie pour qui rien ne doit venir restreindre la liberté des forces du marché. De la même façon que les anarchistes en politique croient que la suppression de tout gouvernement et de toute loi permettrait l'avènement d'un monde parfait, ces anarchistes en économie croient que la suppression de tous les freins visant à limiter la liberté de la main invisible du marché permettrait l'avènement d'un monde meilleur. Pourquoi, cependant, serions-nous obligés de croire que cette mystérieuse « main invisible » est toujours et infailliblement bénéfique ? En vertu de quoi devrions-nous avoir une si grande foi en ce

➤ Suite page 12

« La solution aux problèmes du réel ne peut venir que d'une meilleure compréhension des besoins spirituels aussi bien que physiques. »

➤ J.P. : Il est certain qu'il existe une grande similitude et une profonde harmonie entre le distributisme de Chesterton et de Belloc et les idées adoptées par Schumacher dans *Small is beautiful*. Cela ne semble pas très étonnant dans la mesure où ces deux philosophies politiques tirent leurs origines de l'enseignement social de l'Église. Il est cependant difficile d'apporter la moindre preuve que Schumacher ait été directement influencé par Chesterton ou par Belloc. Le bruit a couru, par exemple, que le *Small is beautiful* de Schumacher devait au départ s'intituler *Chestertonian Economics* (L'économie selon Chesterton) mais cela a toujours été énergiquement démenti par la fille de Schumacher. En revanche, ce qui est sûr, c'est que Schumacher a subi l'influence indirecte de Chesterton par le biais de Dorothy L. Sayers. Cette dernière a exercé une influence sur Schumacher. Or, ses idées politiques étaient elles-mêmes influencées par Chesterton. Il serait donc possible de dire que Chesterton a influencé Schumacher par l'intermédiaire de Dorothy L. Sayers.

Bibliographie

Malheureusement l'ouvrage de Ernst Friedrich Schumacher, *Small is beautiful*, n'est pas disponible actuellement en français.

il ne commet pas les erreurs que commettent classiquement les matérialistes. Le problème avec les Rouges qui deviennent Verts, c'est qu'ils n'ont pas abandonné leur matérialisme fondamental. Si Dieu n'existe pas, si l'âme humaine n'existe pas, si nos actions n'ont aucune conséquence éternelle, au bout du compte, il ne nous reste rien d'autre que le désir hédoniste d'auto-satisfaire nos envies. C'est cet hédonisme sans Dieu, enraciné dans le matérialisme (au sens tant philosophique que purement économique du terme), qui a mené au consumérisme ambiant et à la destruction de l'environnement qui en est le corollaire. Bien qu'ils n'en aient pas conscience, le matérialisme fondamental des Rouges-Verts participe au problème et non à sa solution.

Vous estimez que le Produit National Brut confond l'évaluation de la richesse et le bien-être de la société. Mais l'économie doit-elle être en relation avec le bien-être qui ne se calcule pas mathématiquement ?

➤ J.P. : Comme le dit très justement Oscar Wilde, le cynique connaît le prix de chaque chose mais en ignore la valeur. Aussi notre ère, qui est celle du factice et du clinquant, est-elle peut-être la plus cynique de l'histoire humaine. En fin de compte, la richesse doit se mesurer en terme de valeur et non de prix. Et la valeur, bien sûr, ne peut se mesurer que d'après certains pré-supposés philosophiques. Si la philosophie qui inspire la culture est matérialiste, alors

► Suite de la page 11

mystère ? Qu'a eu à dire le Christ sur le sujet ? Nous a-t-il ordonné de nous agenouiller devant le Marché Tout-puissant ? Pas vraiment. Son grand commandement est d'aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur et d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Ce n'est pas une option, c'est un commandement. Que se passe-t-il quand il y a conflit entre ce commandement et le culte dû à la liberté du marché ? Lequel des deux doit prévaloir sur l'autre dans un tel cas ? Que se passerait-il si, au nom de la liberté du marché, on décrétait que le sexe, la drogue et le rock'n roll étaient les secteurs les plus rentables de l'économie ? La prostitution et la pédophilie sont deux secteurs extrêmement rentables et le seraient sans doute bien davantage encore si la main invisible du marché n'était pas contrariée par la pudibonderie de la morale chrétienne enchaînée dans la loi afin de protéger les femmes et les

« Il est essentiel de défendre la vie. (...) La culture de vie est le fruit de la chrétienté. »



enfants. Il est clair qu'en l'occurrence, la pudibonderie n'est que simple prudence et la liberté du marché pure folie.

Vous affirmez que selon Schumacher, l'économie doit être une « méta-économie ». Qu'est-ce que cela signifie ? Et par quels moyens cette vision, qui unit le comment de l'économie au pourquoi de l'existence, peut-elle s'incarner ?

► J.P. : En fin de compte, les économistes conventionnels font l'erreur invariablement fatale d'ignorer les vérités métaphysiques qui sous-tendent les réalités physiques. Ils oublient que l'avidité est une réalité métaphysique et qu'elle n'a donc pas, au sens physique, de limite. L'avidité est plus vaste que le monde et peut, si elle n'est pas maîtrisée, dépasser la capacité du monde à répondre à ses exigences. Comme l'a fait remarquer Gandhi, « il y a sur la terre assez de richesses pour satisfaire aux besoins de l'homme mais pas assez pour assouvir son avidité ». Ou, comme l'a dit Alexandre Soljenitsyne, « l'homme s'est donné pour objectif de conquérir le monde mais, ce faisant, il perd son âme », ce qui n'est qu'une autre façon de dire à la suite du Christ : « Que sert à l'homme de conquérir tout l'univers s'il perd son âme ? » La folie de l'homme économique est telle qu'il ne se laisse même pas le choix à lui-même. Il est condamné à perdre et son âme et l'univers, empoisonnant l'une par sa cupidité et l'autre par le pillage et la pollution que celle-ci entraîne.

La solution est de remplacer cette économie sans âme, qui connaît le prix de chaque chose mais ignore la valeur, par une économie qui aurait une âme, une économie qui tiendrait compte des personnes. Comme le dit le pape Pie XII : « La blessure de notre société individualiste et matérialiste ne guérira pas, le gouffre profond ne sera pas comblé, par quelque système que ce soit, si le système lui-même est matérialiste dans son principe et mécanique dans sa mise en œuvre. »

Vous affirmez derrière Schumacher qu'une société matériellement riche ne peut pas être heureuse. Pourquoi ?

► J.P. : À partir de quel moment les gens décideront-ils qu'ils sont assez riches pour être heureux ? En effet, que signifie exactement le terme « assez » ? L'économie conventionnelle, obsédée par l'idée de croissance perpétuelle, n'a aucune notion de ce que « assez » peut être. Le mot-clé n'est pas « assez » mais « plus ». Et bien qu'il y ait des sociétés pauvres qui ont trop peu, il n'existe pas de sociétés riches qui disent l'être assez ou, encore moins, l'être trop.

Cela amène à se poser une autre question : peut-on dire d'une société qu'elle est heureuse, alors même qu'elle est matériellement riche, si elle cherche toujours à posséder davantage ? Il est clair que la réponse est « non ». Elle n'est pas satisfaite, mot dont la racine latine « satis » signifie « assez ». On voit donc que le mantra « *Enrichissez-vous et soyez heureux* » n'est qu'une formule vaine adressée à un faux dieu. Il n'est ni motivant dans la pratique ni satisfaisant dans le principe. En fait, ce qui conviendrait mieux aux pays nerveusement riches, c'est le refrain des Rolling Stones, « *I can't get no satisfaction* », qui comporte une double négation (3).

Vous êtes aussi l'auteur d'un livre sur Soljenitsyne. Vous reliez l'idée de démocratie des petits espaces de Soljenitsyne à la pensée de Schumacher. Qu'est-ce qui rapproche ces deux pensées ?

► J.P. : Soljenitsyne et Schumacher ont tous les deux fait l'expérience des dangers du totalitarisme, Soljenitsyne en tant que prisonnier de l'Union soviétique et Schumacher en tant qu'exilé fuyant le Troisième Reich. Aussi étaient-ils, à juste titre, sceptiques à l'égard d'un État trop centralisé. Le problème qu'ils ont tous les deux perçu, c'est que ce même danger de centralisation excessive du pouvoir guette les prétendues « démocraties ». Dans toutes les grandes démocraties, le gouvernement central a tendance à usurper le pouvoir des gouvernements locaux et régionaux. On le voit aux États-Unis avec le renforcement du pouvoir du Gouvernement fédéral et, en parallèle, la perte de pouvoir des États pris individuellement et, à l'intérieur de chaque État, de leur gouvernement local. En Europe, on assiste à une centralisation du pouvoir au sein de l'Union européenne au détriment des gouvernements nationaux et régionaux. Pour Soljenitsyne et Schumacher, il s'agit là d'une négation de la véritable démocratie. Selon le même principe que celui qui sous-tend le concept de



« Selon Gandhi, il y a assez de richesses sur terre pour répondre aux besoins de l'homme mais non à son avidité. »

technologie intermédiaire, c'est à l'échelle locale que les problèmes doivent être résolus et c'est également à l'échelle locale que la solution aux problèmes doit être décidée. Cela signifie que la démocratie véritable exige du lointain gouvernement central qu'il restitue son pouvoir au peuple en redonnant au gouvernement local une réelle autorité. C'est là précisément ce qu'implique l'enseignement de l'Église en matière de subsidiarité.

Une grande partie de votre travail concerne également la défense de la planète, avec un discours écologiste, favorable à l'agriculture biologique, à la culture traditionnelle et contre les pesticides, par exemple. Pensez-vous qu'il y a une approche spécifiquement chrétienne de ces questions ? Et là encore, n'avez-vous pas peur d'être perçu comme un « gauchiste » en abordant ces questions ?

► J.P. : Dieu nous a placés sur la terre comme gérants de sa Création, non comme des pillards autorisés à l'exploiter à des fins égoïstes. Étant donné que la gauche partage avec la prétendue droite la responsabilité des dégâts causés par le matérialisme (comme le prouve, par exemple, l'ignoble pollution générée par les États marxistes d'Europe de l'Est), je refuse d'accepter que le souci de la Création divine soit perçu comme étant d'une certaine manière un choix de « gauche ». Le fait que la gauche ait pris le train en marche, en quête de nouvelles causes à défendre après l'épouvantable échec de son expérience marxiste, ne signifie pas que les chrétiens doivent quitter le train et, ce faisant, le laisser aux mains de la gauche. Nous devrions peut-être nous rappeler que le terme « conservateur » appelle dans son essence à conserver ce qui est bon. Cela n'englobe-t-il pas les splendeurs de la Création divine ?

Enfin, vous estimez que nos styles de vie dépendent de choix métaphysiques. Estimez-vous nécessaire qu'à côté de Schumacher, il faille s'inspirer aussi de l'œuvre de John Seymour ?

► J.P. : John Seymour a été une grande source d'inspiration pour moi. C'est en quelque sorte un « fondamentaliste » prônant l'autarcie radicale mais son bon sens et son analyse du malaise matérialiste moderne sont une véritable source d'inspiration. Je recommande en particulier son livre *Bring Me My Bow*.

Doit-on vous considérer comme un néo-luddite (4) à cause de votre méfiance pour les technologies ?

► J.P. : Je n'éprouve aucune méfiance à l'égard de la technologie en soi. En revanche, je me méfie de l'idolâtrie que peut susciter la technologie déifiée, ce que, moi, j'appelle la « technolâtrie » ou ce que C. S. Lewis a appelé le « scientisme », c'est-à-

dire le culte de la science et la croyance superstitieuse selon laquelle la science répond à toutes les interrogations sur la vie, sa signification et ses problèmes.

Vous êtes critique envers l'Union européenne. Pour quelles raisons ?

► J.P. : L'Union européenne est fondamentalement anti-démocratique en ce sens qu'elle concentre un pouvoir central de plus en plus grand dans un nombre de plus en plus réduit de mains (le Parlement européen et la Commission européenne) et qu'elle cherche systématiquement à éroder la démocratie authentique qui existe à l'échelle locale. Elle est aussi fondamentalement impérialiste, car elle sape la culture nationale et régionale et impose sa marque propre qui est celle d'un fondamentalisme séculier qui évacue Dieu de la politique et élève l'Homme au rang d'idole à sa place.

Comment, là où nous sommes, pouvons-nous inverser le processus ?

► J.P. : Nous avons tous le devoir d'agir politiquement et économiquement par les choix que nous faisons. Dans la vie de tous les jours, nous avons le pouvoir de changer la société en mieux par la façon dont nous dépensons notre argent. Il est nécessaire que nos actions soient le fruit de notre foi et de notre philosophie politique. Si nous apportons notre soutien à des entités qui nuisent à la bonne santé de la culture chrétienne, alors nous sommes des acteurs du problème. Si nous apportons notre soutien à des entités qui aideront à restaurer la chrétienté, alors nous participons à sa résolution. Par exemple, au lieu de soutenir les grandes entreprises, nous devrions aider les petites entreprises à chaque fois que cela est possible. Nous devrions voter et faire campagne pour des hommes politiques engagés en faveur de la subsidiarité, qui est le fondement essentiel de la doctrine sociale de l'Église ; et nous devrions voter et faire campagne contre les hommes politiques qui sont partisans des grandes entreprises ou de la centralisation de l'État. Nous devrions travailler à convertir les gens au principe de subsidiarité qui correspond à la politique et à l'économie du petit, c'est-à-dire à une politique et à une économie à taille humaine.

En France, les problèmes que vous traitez ne sont généralement pas abordés par les catholiques. Nous sommes souvent concentrés sur la défense de la vie et de la Tradition sans nous inquiéter des questions d'économie ou d'écologie. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

► J.P. : Il est, bien sûr, essentiel de défendre la vie et de lutter contre la culture de mort. Il est également important de défendre la Tradition. Il ne faut cependant pas perdre de vue qu'une mauvaise économie et une mauvaise politique sapent la culture de vie et détruisent la Tradition. Nous devons suivre l'exemple de l'enseignement social de l'Église et comprendre que ces questions sont indissociables de la survie de la famille qui est au cœur de la culture chrétienne. Nous ne pouvons pas nous permettre de faire l'impasse sur ces questions parce que, si nous le faisons, le mondialisme et le matérialisme détruiront la chrétienté et la culture de vie qui en est le fruit. ♦

* Traduit par Hémione Péroteau.

1. Équivalent britannique des Charbonnages de France. Sorte de Ministère chargé de l'industrie minière (NdT).

2. Conception du monde (NdT).

3. Cette phrase est incorrecte en anglais. Le respect des règles de grammaire voudrait qu'il n'y ait qu'une seule négation, *I can get no satisfaction*, mais le chanteur a volontairement commis une faute en doublant la négation, *I can't get no satisfaction*, pour mettre encore plus en relief son insatisfaction et son caractère désespéré (NdT).

4. Néo-luddite : un adversaire des machines.

Le consumérisme mène la société à la décharge...